

**Séance provinciale
de Berck-sur-Mer**

Samedi 26 juin 2004

Institut Calot

**Colloque consacré aux traitements hélio-marins
de la tuberculose**

Dimanche 27 juin 2004

Vieil-Hesdin

**Inauguration d'une plaque commémorant l'action
d'Ambroise Paré au siège d'Hesdin en 1553**

Présentation de la séance *

par Alain SÉGAL, président de la S.F.H.M. **

Madame la Présidente,
Monsieur le Directeur du groupe Hopale,
Mes chers Collègues,
Mesdames, Messieurs,

La Société française d'Histoire de la Médecine que j'ai l'honneur et le plaisir de présider se fait un devoir de réaliser ponctuellement chaque année une sortie provinciale afin de tenir une séance en dehors de la Capitale.

Venir à Berck-sur-Mer comporte une aura particulière non pas métaphysique mais métaphisique comme l'exprima un jour le poète breton Max Jacob à un jeune écrivain qui lui réclamait assistance depuis Berck.

Il est vrai que l'hôpital maritime de Berck a pris une place particulièrement importante dans la lutte contre la tuberculose dans son expression ostéo-articulaire et de grands noms de la médecine et de la chirurgie s'y sont distingués par leur compétence et souvent leur bonté. Notre Société en avait d'autant plus conscience qu'un de nos collègues le docteur Philippe Loisel nous présenta en mars 1987 une étude sur les contributions de François Calot parue dans notre revue Histoire des Sciences Médicales (1987, 21, n° 2, 21-28). Certes, l'héliothérapie a pris maintenant un autre tournant car la tuberculose paraît moins menaçante mais il n'existe pas encore de vaccin mais une seule prémunition. Le germe résiste parfois.

Tout est donc possible autrement.

L'histoire de cette structure héliothérapique va vous être explicitée par des collègues travaillant ou ayant travaillé à Berck-sur-Mer. Ils dépendent ou dépendaient tous de l'Assistance Publique/Hôpitaux de Paris (AP/HP) cette trop gigantesque machine hospitalière. Nous allons aussi pouvoir apprécier la façon dont cette structure maritime se transforme pour une autre utilité médicale. Je pense que l'on connaît bien la structure et son historique comme en témoigne l'ouvrage réalisé par Michèle et Guy Crépin avec Catherine Lys-Cousin "Un hôpital crée une ville". Mais, on connaît sûrement un peu

* Comité de lecture du 26 juin 2004 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 38 bis rue de Courlancy, 51100 Reims.

moins le ressenti des patients passés autrefois ici, porteurs d'une lourde et invalidante tuberculose osseuse.

Je suis Rémois et ma ville natale vient d'honorer récemment par une exposition spécifique (plus de huit mille visiteurs) le mouvement littéraire du Grand Jeu dominé par Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal, Roger Vaillant, un médecin Robert Meyrat et un élément un peu parallèle le "Phrère fluet ou Phi Phi" autrement dit l'écrivain Pierre Minet (1909-1975) celui qui s'adressait à Max Jacob. La révolte de l'adolescence fut chez lui terrible. Evadé de Reims il mena une vie agitée et assez dissolue entre Montmartre et Montparnasse avec tous les risques que cela comporte : "*En octobre 1931*", dit-il dans *La Défaite*, confession paru au Sagittaire en 1945 "*je suis entré à l'hôpital Saint-Louis comme on entre au couvent car auparavant entre 1929 et 1931, je me suis tant bien que mal arrangé avec la maladie. Quand je n'arrivais plus à mettre un pied devant l'autre, que chaque trottoir équivalait à une montagne, que je hurlais de douleurs, je me couchais, on m'embarquait, l'hôpital ou la clinique, le repos et deux ou trois mois après je réapparais. A ce régime là, ça devait obligatoirement s'aggraver*".

Puis de l'hôpital Saint-Louis où il subit une première arthrodèse, c'est le départ pour Berck où Pierre Minet nous confie dans son Journal rédigé entre 1932 et 1975, date de sa mort, d'autres impressions "En mal d'aurore". Nous avons un matériel remarquable avec ces deux volumes.

LA DÉFAITE

A Berck. En 33. La solitude totale. Personne autour de moi. Absolument seul dans ma chambre. Et tellement habitué au lit, à l'immobilité, que j'imaginai malaisément une autre existence. Quand je l'imaginai. Tricotant ma vie intérieure. Toujours Montaigne et l'amour épistolaire, mes journées toutes identiques que le soir je récapitulais en les admirant, comme j'aurais admiré un beau coucher de soleil. Satisfait. Ayant même ou à peu près oublié mon sexe. Le considérant d'un mauvais œil lorsqu'il se faisait encombrant. Songeant de loin à la guérison. Supportant une seconde opération, une seconde arthrodèse avec une docilité, presque une indifférence qui confondait médecins et infirmières. Un malade en or. Un saint paraît-il.

Ce texte de *La Défaite* se trouve complété par le journal où l'on retrouve au 31 juillet 1933 ceci d'une toute autre humeur. Nous sommes en direct :

31 juillet. Soir. - 1933. Depuis mon opération, je n'éprouve que du vide. Je note que Lilian n'est pas venue depuis le 27. Cela est un facteur de mon affaissement.

Dès que je m'abandonne, je perds tout contrôle sérieux de moi-même. Je devrais me discipliner. Que je me laisse aller à chanter, et je suis perdu. Ainsi : du chant en naît un autre ; puis je siffle, je m'énerve, et, constatant mon état, je me décourage. Je devrais prendre sur moi de m'observer... Mais n'aurais-je pas à lutter contre une véritable maladie, conséquence de mon encéphalite léthargique ?³¹. N'importe ! L'opération m'a "dérangé" ; il faut que je retrouve mon "assiette". Demain je m'appliquerai à garder tout mon "sérieux". Ne point dire un mot de trop. Reprendre Montaigne, qui m'est d'un tel appui ! Puis demain je verrai Lilian.

Ne point consentir à rien dire de ma jambe. L'effroi que je suis tenté d'avoir du petit mal que me cause l'abcès, mon angoisse à sentir si bien ma couture sous le plâtre, et à comprendre que les chairs sont collées, ces petites misères je ne les dois point admettre dans mon esprit ; il suffit qu'elles inquiètent mon corps. Je me décourage aussi d'être soigné par un médecin désagréable, volontaire, et tout à fait indifférent à toute expression du malade étrangère à sa maladie. Le docteur Sorel semble me trouver ridicule de vouloir comprendre ma maladie et au

besoin la régir. Il est clair que pour lui la maladie est infiniment supérieure au malade. Cette attitude du docteur Sorel est somme toute celle d'un médecin. Mais elle me change désagréablement de l'attitude du docteur Calvé, ouvert, et ne repoussant pas les dires du patient sur son mal, quand bien même il n'en devrait du tout profiter... Le malade aime que son médecin ait de la bonté et de la patience.

Heureusement Pierre Minet avait son refuge : "*Prends Montaigne, lis-le, et tu ne perdras pas ton temps*".

Vous devinez pour le Rémois que je suis que le dossier médical de Pierre Minet à Berck en 1933 nous serait précieux car il avait l'esprit tordu.

J'ouvre donc cette séance avec reconnaissance pour ceux qui ont si bien contribué à sa réussite :

- Madame le docteur Anne Cotrel avec Monsieur Holette.
- Madame Marie-José Pallardy, notre trésorière,
- Et mon ami le médecin en chef J.-J. Ferrandis.

Merci aussi à tous ceux qui se sont joints à nos activités, en particulier nos collègues du Nord de la France et ceux venant de Paris.

Place à la suite du programme scientifique.